



### SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ !

*Sainte Anne ! Sauvez-nous ! Tel est le cri sublime  
Que, deux siècles passés, de pauvres matelots  
Poussèrent à Beauré, du milieu de l'abîme ;  
Sainte Anne les sauva de la fureur des flots.*

*Pour immortaliser ce touchant sauvetage,  
Un pieux oratoire en ce lieu s'érigea :  
De tous les points du globe, à ce noble rivage  
La foule des croyants toujours se dirigea.*

*Sur le flanc du grand fleuve, au pied d'une falaise,  
Tu te fis un "chez toi," patronne des Bretons ;  
C'est là pour te prier, qu'on se sent plus à l'aise,  
Que tu répands sur nous tes miracles, tes dons.*

*Sainte Anne de Beauré : c'est le legs que la France  
Départit à ses fils devenus orphelins :  
Et toujours nous l'avons gardé sous défiance,  
O Foyer ! où reluit la foi des Canadiens.*

*Il vous fallait, sainte Anne, un plus grand sanctuaire :  
Le flot des pèlerins va toujours grossissant ;  
La chapelle a fait place à cette église altière  
Dont le dôme se mire au sein du Saint-Laurent.*

*J'ai foulé tes parvis, ô sainte Basilique,  
Admirant tes chefs d'œuvre et les riches contours,  
Vénéralant tes autels et ta sainte relique :  
Aux larmes de la foi j'ai donné libre cours.*

*J'ai vu les "ex voto" de la misère humaine  
Monter en pyramide aux voûtes du saint lieu ;  
J'ai dit du fond du cœur : Seule la foi chrétienne  
Peut parler ce langage entre l'homme et son Dieu.*

*J'ai vu les malheureux des quatre coins du monde  
Se presser dans tes murs, ô temple vénéré ;  
Anne, protégez-nous sur la terre et sur l'onde ;  
Toujours, vive en tous lieux, Sainte-Anne de Beauré !*

*J. Maynard*

### ROSES EPHÉMÈRES

*A vous qui aimez les fleurs*

Vingt ans, c'est l'âge d'or, l'âge des illusions, des espérances, l'âge où le cœur sourit à la vie, à l'avenir ! Vingt ans, c'est le printemps des âmes, le printemps avec ses rayons de soleil, ses fleurs et ses chants, c'est comme le soleil qui se lève radieux, à travers les nuages dorés de l'aurore, brille tout un jour dans un ciel de saphir, et le soir va s'endormir dans les touffes roses des nuées du crépuscule.

O vous qui avez vingt ans, gardez vos illusions, vos rêves ! Trop tôt l'hiver jettera ses fleurs de givre dans vos âmes désillusionnées ! Trop tôt vous verrez pâlir à l'horizon le dernier soleil de printemps, la dernière heure de bonheur !

Olympe avait vingt ans. Pour elle, c'était bien le soleil qui sourit, les oiseaux qui chantaient et les roses qui fleurissaient. Au Château des Pinsons, on la nom-

maient la belle Olympe ; et elle était belle avec ses cheveux si blonds, qu'ils auraient fait pâlir les blés d'or ; belle avec ses grands yeux qui auraient éclipsé les bleus myosotis ; belle avec le vif incarnat de ses joues, que les roses d'été auraient envié ; belle avec cette rangée de dents blanches, ces petites lèvres vermeilles, que les perles et les rubis n'auraient point regardées sans jalousie...

Était-il étonnant qu'avec tout cela, Maurice aimât Olympe ?

Il aimait les blés d'or, les myosotis, les roses d'été, les perles et les rubis.

Il aimait Olympe et Olympe aimait Maurice. Un soir, au bal, ils s'étaient connus. La beauté d'Olympe avait frappé le jeune artiste, Maurice d'Aubry, et son cœur avait vibré au contact d'une autre âme, rêveuse et sensible comme son âme d'artiste. Et depuis, leurs deux cœurs s'étaient connus, leurs deux âmes s'étaient comprises.

Oh ! cette union de deux cœurs, cette liaison de deux âmes, cet échange de deux regards, comme c'est bien là toute notre vie ! A peine sommes-nous lancés sur l'océan du monde, que nous levons les yeux pour voir si au firmament ne brille pas l'étoile qui doit éclairer notre route ; et quand elle brille, comme nous la suivons, comme nous nous y attachons ! et puis, quand elle pâlit, comme nous cherchons à l'horizon, si bientôt ne paraîtra pas une autre lueur, une autre étoile et toujours ainsi, nous voguons, cherchant toujours une âme sœur de notre âme, un cœur frère de notre cœur, jusqu'à ce que notre ciel se décolore, et reste sans rayon, sans étoile. A peine sommes-nous sur le chemin de la vie, qu'aux buissons de la route nous voulons glaner des roses ; et quand nous les cueillons, comme nous savourons leur parfum ! et quand elles s'effeuillent, comme nous cherchons à l'autre buisson si bientôt ne fleuriront point d'autres roses, d'autres fleurs ! et toujours nous courons, glanant toujours, jusqu'à ce que notre route ne soit plus émaillée que de ronces et d'épines !

Olympe était heureuse, mais un jour, il lui sembla que son bonheur allait envahir toute son âme et l'écraser ; il lui sembla qu'elle était trop heureuse. Pour une âme sensible, une âme qu'un rayon d'amitié fait vibrer, qu'une blessure de rose fait pleurer, un surcroît de bonheur comme une ombre de malheur peuvent l'étouffer. Et quand Olympe comprit que Maurice n'était plus seul à partager son cœur, quand elle comprit que Raymond de Pahlo avait aussi touché son âme, elle crut que son bonheur allait fuir...

Aux beaux jours de l'été, Raymond avait connu Olympe. Tout d'abord, elle n'avait pas cru qu'elle l'aimerait. Lui, était si indifférent !... et Maurice l'aimait tant !

Les beaux jours s'étaient écoulés, les mois avaient passé, et Olympe n'avait plus de doute ; elle aimait Raymond, et Raymond ne l'aimait point.

Oh ! les souffrances d'un amour ignoré ! Il n'y a que les femmes pour aimer d'un amour secret, un amour que nul regard ne peut découvrir, que nul cœur ne peut soupçonner !

Mais... Oh ! que l'on souffre de sentir tous les jours la plaie qui s'agrandit, tous les jours l'épine qui déchire une autre fibre de notre cœur !...

M. de Pahlo venait au Château des Pinsons, non pas pour voir Olympe, mais pour l'entendre. Quand elle jouait pour lui quelque mélodie, quelque berceuse, avec quelle attention il l'écoutait ; et elle, qui n'avait pu atteindre le cœur de Raymond, avait su charmer son âme. Et puis, quand elle lui chantait une romance, quand elle lui rappelait quelque poésie oubliée, M. de Pahlo disait :

— Oh ! Mlle Olympe, vous avez tant d'âme ! Vous parlez si bien !...

Et puis, c'était tout : pas un sourire, pas un regard ! Pourtant un sourire, une parole douce comme un parfum de fleur, auraient pu élever au faite du ciel des délices la pauvre Olympe, qui n'espérait plus rien !

Elle aurait voulu briser ces chaînes qui la captivaient près du cœur de Raymond, mais ces chaînes étaient si douces ! Elle attendait que le temps vint guérir les blessures de son cœur, et ses blessures s'en-

venaient tous les jours. Elle remettait à demain pour briser des liens déjà si forts ; et le lendemain, quand la douce image venait la saluer à son réveil en souriant, sa volonté s'affaiblissait, et tout bas, son cœur répétait : "Encore un jour, plus rien qu'un jour !"

Quand Maurice d'Aubry venait au Château des Pinsons, Olympe se sentait heureuse ; il lui semblait que le bonheur jetait encore dans son âme ses parfums enivrants, et elle espérait, elle jouissait. Mais bientôt la froideur de Raymond de Pahlo venait effacer dans le ciel de son âme les nuages d'espoir, en y faisant pâlir les rayons de bonheur.

C'était un soir de mai, un de ces soirs charmants. Le soleil bien bas à l'horizon, jetait dans le ciel la lueur de ses rayons mourants, et sur la terre ses reflets de cristal aux herbes nouvelles. Les lilas en fleurs répandaient par flots, dans l'air qui passait, la fine senteur de leurs bouquets printaniers ; les oiseaux qui s'endormaient sous la feuillée jetaient les dernières notes de leurs chants du soir, et la brise morose chuchotait sa complainte, dans le calice des fleurs. Dans les allées du Château des Pinsons, Maurice et Olympe rêvaient leur rêve d'amour. A cette heure silencieuse du soir, il semble que les aveux pénètrent plus avant dans notre âme, et touchent plus profondément notre cœur.

Quand Maurice d'Aubry demanda à Olympe si elle serait heureuse de partager la même vie que lui, elle sentit que cet amour qu'elle donnait à Maurice lui était bien rendu, et qu'avec lui, elle serait heureuse toujours. Avec confiance, elle posa sa petite main dans les mains de Maurice d'Aubry et dit en souriant : "Je suis votre fiancée !"

Au firmament, les premières étoiles s'allumaient, phares brillants sur une mer sans rivages. Maurice d'Aubry, en quittant Olympe, déposa dans ses mains, une gerbe de lilas en fleurs, et d'une voix débordante de bonheur lui souhaita l'au revoir.

Olympe rentra au Château des Pinsons, l'âme sereine, caressant son rêve de bonheur. Elle était trop heureuse !

Bientôt le souvenir de Raymond de Pahlo vint jeter dans son cœur quelque regret, quelque remords. Elle halbutia : "Oh ! s'il m'avait aimée !" et, à genoux sur le prie-Dieu où gisait la gerbe de lilas en fleurs, qui pleurait ses gouttes de rosée, Olympe pleurait les dernières larmes de cet amour méconnu qui mourait, de cet amour caché qu'elle tuait dans une agonie lente et cruelle.

Le lendemain, Raymond de Pahlo vint avec Maurice d'Aubry au Château des Pinsons, et quand Raymond demanda :

— Mademoiselle Olympe, je désirerais vous entendre.

La jeune fille répondit avec un sourire sur les lèvres, quand elle se sentait la mort dans l'âme :

— M. de Pahlo, je jouerai une petite mélodie : *Roses éphémères* ; j'espère que vous la goûterez bien !

Elle préluda. C'était là, il lui semblait, tout le récit de son amour défunt.

D'abord, une petite sérénade, pareille aux chants d'oiseaux qu'elle entendait aux beaux jours d'été, quand M. de Pahlo l'avait vue pour la première fois ; ensuite la sérénade devenait plus douce, les beaux jours s'étaient écoulés, les mois avaient passé, les oiseaux ne chantaient plus.

Mais Olympe chantait encore, chantant son chant d'amour.

Plus loin, seule, la main droite roulait sur le clavecin, une mélodie douce et suave comme l'amitié incomprise d'Olympe. Puis c'était un chant plaintif, comme les plaintes qui s'étaient exhalées du cœur de la jeune fille, quand elle comprit que Raymond ne l'aimerait jamais ; c'était comme des sanglots étouffés, des larmes qui tombent brûlantes parce qu'elles ne sont pas comprises ; quelques plaintes, comme un long gémissement ; enfin, un soupir, un dernier soupir, le dernier cri de cet amour qui n'était plus, de cet amour qui mourait, fané comme les *Roses éphémères*.

Quand Olympe eut fini, elle avait des larmes dans les yeux, mais elle souriait encore ! Elle seule avait